

Gringoire 6 Avril 34

Les Livres de la semaine

Joseph Kessel : *Les Enfants de la Chance* (N. R. F.). — Georges Duhamel : *Discours aux nuages* (Editions du Siècle).

EN réaction contre l'aveulissement de certaine littérature psychologique sont nés deux courants nouveaux : la littérature de l'action et la littérature du rêve. Pour l'une comme pour l'autre, il ne s'agissait plus d'analyser, de décomposer, de raisonner même avec finesse et vigueur ; à un public lassé des égocentrismes et des réflexions sur le moi, il fallait livrer la révélation d'un monde complet, extérieur, fort d'une existence autonome. On lui a proposé tour à tour le monde de l'action et celui du rêve qui, dans le roman contemporain, ont des sources communes.

On commet souvent à ce propos une grave erreur d'histoire littéraire.

Ce n'est point à l'époque du jazz, des stupéfiants et de *L'Europe Galante* que le roman de pure analyse a connu son ère de maîtrise. Il date, en effet, de l'avant-guerre ; des premiers essais de M. Gide. L'après-guerre n'a révélé dans ce genre rebattu que des élèves, des imitateurs. Et, par une sorte d'ironie suprême, le « maître » lui-même, M. André Gide, a permis, en publiant *Les Faux Monnayeurs*, de mesurer toute la distance qui le séparait d'un « vrai romancier », d'un Balzac, d'un Stendhal, d'un Dostoïewski, d'un Tchekov, d'un Dickens.

Tout ce qui, depuis 1923, a paru fécond en littérature s'est formé, à partir certes des thèses et des penchants de M. Gide, mais contre lui.

Contre lui s'est épanoui le réalisme magique opposé presque en tous points au réalisme psychologique. Déjà Fournier avait dessiné la réaction. Un Julien Green, un Georges Bernanos, un Marcel Arland — dans *Antarès*, — un Marcel Jouhandeau, un Jules Supervielle, sans s'apparenter directement à Alain-Fournier, ont fui l'atmosphère desséchante du « psychologisme » pour se revivifier dans le rêve.

D'autres tempéraments d'écrivains cherchaient, au contraire, dans la littérature de l'action une raison d'être profonde à leurs œuvres. André Malraux, dès *Les Conquérants*, Antoine Saint-Exupéry avec *Vol de Nuit* (que, par une hypocrisie habileté, M. Gide a préfacé contre lui-même), Joseph Kessel avec *L'Equipage*, avec *Les Captifs*, avec *Fortune carrée*, ont fait de l'acte (et non point toujours de « l'acte gratuit ») le centre de leurs fictions.

Par delà en effet, le goût du jeu, du risque, de l'aventure on éprouvait dans de telles œuvres le besoin d'un autre climat. C'est ce climat qui décèle peut-être plus encore une aspiration qu'une attitude, un désir qu'une unité de fait, qu'on retrouvera dans le dernier roman de Joseph Kessel : *Les Enfants de la chance* qui, par la force de l'expression, le relief des caractères, en un mot « l'allure », est peut-être son meilleur roman.

Ce n'est point aux lecteurs de *Gringoire* qu'il faut en exposer le prétexte et les épisodes. On préfère en montrer ici le véritable caractère, les sources essentielles, la portée.

Car une œuvre de cet élan n'est point sans constituer un signe. Lorsqu'on lit la réplique de Le Droz à Roberte, on présente que le monde dans lequel nous vivons est en train de changer. « *On appelle cela bénévolement la chance, dit Le Droz, une sorte de protection extérieure gratuite, sur-rée et molle. Une vache à fortune pour favoris. C'est idiot et dégoûtant. La chance, la vraie, la secourable, forte et mystérieuse chance, elle est dans la chair ligne de la porter, dans le cœur fait pour à nourrir. Elle est une sécrétion, un rayonnement, elle est avec les gens comme Vivant et comme moi...* » Il faudrait rapprocher ces propos de ceux — plus analysés, plus intellectuels surtout — qu'André Malraux prête aux héros de *La Condition humaine*. On verrait alors ce qui se transforme dans le cœur des hommes, et comment la littérature de l'action n'est pas seulement la narration objective d'une série d'actes, mais le reflet d'une humanité qui se cherche des disciplines intérieures, des contraintes, des raisons de vivre héroïquement. Aux risques courus, aux peines affrontées, aux souffrances subies, les personnages de Joseph Kessel ne semblent pas chercher d'autre raison que cette plus grande force intime que l'aventure leur procure. Ils ne sont point des intellectuels comme ceux de Malraux, des mystiques comme ceux, naguère, de Psichari. Ils sont pourtant de la même famille. Ils révèlent les mêmes besoins, mettent en relief les mêmes constantes qui tiennent à la nature de l'homme. « *La foi qui n'agit point, est-ce une foi sincère ?* » questionnait déjà le classique. Quelle fécondité, quelle authenticité pourrait avoir une foi en l'homme qui ne se traduirait pas en actes ?

Telle est sinon la leçon (ce mot a un sens trop étroitement moraliste), du moins le sens du témoignage de Joseph Kessel.

Pour M. André Gide et pour ses élèves, l'homme supérieur était celui qui « *fallait agir* » (et quelques cadavres Innocents jaloient la route de cette influence par procuration). Pour Malraux, pour Joseph Kessel, l'homme ne saurait être vraiment supérieur, vraiment accompli, s'il n'applique point lui-même ses forces à l'action.

On saisit toute la différence. Ceux-là mêmes qui, tels André Malraux, sont nés à la vie littéraire sous le signe de M. Gide, mesurent sans doute aujourd'hui la distance qu'ils ont parcouru, le « maître » ne les ayant point suivis. Le temps présent exige des hommes qui choisissent, s'engagent — des hommes qui vivent. Déjà Fournier, par une sorte de prescience, exprimait la parole profonde des héros de l'ac-

Quelle littérature de l'action quand il s'écrit : *Que nous veulent ces gens qui mettent leur supériorité à ne point choisir* ? Les héros de Kessel comme ceux de Malraux ont choisi. Une fois pour toutes, ils se sont engagés : ils le restent jusqu'à la dernière aventure — à la mort.

Par là surtout ils nous intéressent. Par là ils nous sont fraternels. Par là ils quittent le domaine des littérateurs pour rejoindre l'humanisme éternel, l'humain.

Dans tout vrai roman, il y a un aspect de roman d'aventure... Aventure réaliste chez Balzac (qu'on se souvienne du père Goriot et de Vautrin), aventure mystérieuse, secrète, faite surtout de détails chez Dickens, aventure mystique (destin de l'homme) chez Dostoïevski, aventure psychologique chez Stendhal.

Les personnages gidiens sont sans aventure, car l'aventure, supposant une lutte, implique un choix. Les personnages de Joseph Kessel, ces *Enfants de la chance*, Le Droz, Vivant, Roberte, sont essentiellement des personnages d'aventures. Ils nous tiennent sous un charme qui n'est point seulement d'intelligence. C'est à l'homme complet qu'ils font appel chez le lecteur. Dire d'un roman comme *Les Enfants de la chance* qu'il est vivant parce que l'auteur possède un don allégre du récit, un métier parfait, serait presque lui faire injure, il est vivant par sa nature même, par le choix fondamental et implicite que suppose sa création.

Le style ici suit l'allure des âmes. Hardi parfois, toujours dépouillé et direct, d'une souveraine alacrité. D'autres ont plus de mystère, plus d'apprêts (ce qui ne veut point dire plus d'art), aucun n'a cet accent immédiat, naturel, ce pouvoir d'expression spontanée. D'autres suggèrent. Ainsi, André Malraux enveloppe-t-il les « actes » qu'il peint d'une sorte d'aura qui s'y accorde merveilleusement. Kessel exprime, soulève, met en présence. Les mots, sous sa plume, prennent tout leur poids, ne laissent point d'ombres.

**

Il y a chez M. Georges Duhamel, un idéologue et un romancier qui ne semblent pas toujours en accord. Le romancier est vrai, il ne cèle rien de la nature de l'homme, il excelle à découvrir ses mobiles, ses appétits et ses faiblesses. L'idéologue, au contraire, paraît avant tout optimiste, quelque peu disciple de Rousseau. On le voit affirmer l'excellence de nature de cet homme que le romancier montre peccable et faible. Aussi ceux-là mêmes qui ne peuvent éprouver qu'une profonde et vive sympathie pour le romancier des *Salavin* se défient-ils parfois de l'idéologue.

Ces brefs et simples *Discours aux nuages* ne risquent point de faire sourceller les juges les plus exigeants. Que M. Duhamel y traite de la langue, de la condition de l'écrivain, du « génie » hollandais ou de la paysannerie française, il apporte dans tous ses propos la même sagesse lucide et souriante, la même pertinente modération. Point de lyrisme dans ces « petits discours tempérés », pas un morceau, pas une de ces prosopopées un peu grandiloquentes qui ornent et alourdissent à la fois *Civilisation*. Le style est celui d'un journaliste lettré qui sait être bonhomme sans tomber dans l'amplification rhétorique. Cursive, nette, une remarque jaillit, éclaire une page et la fait vivre.

Il ne suffit pas, en effet, d'un métier parfait pour parler agréablement et pertinemment de choses simples. Il y faut beaucoup de talent, et un talent original.

Jean-Pierre MAXENCE.

see
2 34